

de la politique du parti prolétarien. Tôt ou tard, les Soviets doivent renverser la démocratie bourgeoise. Eux seuls sont capables de mener la révolution démocratique jusqu'au bout et d'ouvrir ainsi l'ère de la révolution socialiste.

Le poids spécifique des diverses revendications démocratiques et transitoires dans la lutte du prolétariat, leur liaison réciproque, leur ordre de succession sont déterminés par les particularités et les conditions propres de chaque pays arriéré et pour une part, considérable par le degré de son retard. Cependant, la direction générale du développement révolutionnaire peut être déterminée par la formule de la REVOLUTION PERMANENTE, dans le sens qui a été définitivement donné à cette formule par trois révolutions en Russie (1905, Février 1917, Octobre 1917).

L'Internationale « Communiste » a donné aux pays arriérés l'exemple classique de la manière dont on peut causer la ruine d'une révolution pleine de forces et de promesses. Lors de l'impétueuse montée du mouvement des masses en Chine en 1925-1927, l'I.C. ne lança pas le mot d'ordre d'Assemblée Nationale et, en même temps, interdit la formation de Soviets. Le parti bourgeois du Kuomintang devait, selon le plan de Staline, « remplacer » à la fois l'Assemblée Nationale et les Soviets. Après l'écrasement des masses par le Kuomintang, l'I.C. organisa, à Canton, une caricature de soviets. Après l'effondrement inévitable de l'insurrection de Canton, l'I.C. entra dans la voie de la guerre de partisans et des Soviets paysans, avec une complète passivité du prolétariat industriel. Conduite dans cette voie à une impasse, l'I.C. profita de la guerre sino-japonaise pour liquider d'un trait de plume la « Chine soviétique » en subordonnant non seulement « l'Armée Rouge » paysanne mais aussi le parti dit communiste au Kuomintang lui-même, c'est-à-dire à la bourgeoisie.

Après avoir trahi la révolution prolétarienne internationale au nom de l'amitié avec des esclavagistes démocratiques, le Komintern ne pouvait manquer de trahir également la lutte émancipatrice des peuples coloniaux, avec d'ailleurs un cynisme encore plus grand que ne l'avait fait avant lui la II^e Internationale. Une des tâches de la politique des Fronts Populaires et de la « défense nationale » est de transformer des centaines de millions d'hommes de la population coloniale en chair à canon pour l'impérialisme « démocratique ». Le drapeau de la lutte émancipatrice des peuples coloniaux et semi-coloniaux, c'est-à-dire de plus de la moitié de l'humanité, est passé définitivement aux mains de la IV^e Internationale.

Le programme de revendications transitoires dans les pays fascistes

Les jours où les stratèges de l'I.C. ont proclamé que la victoire de Hitler n'était qu'un pas vers la victoire de Thaelmann sont bien loin. Thaelmann n'est pas sorti des prisons de Hitler depuis plus de cinq ans. Mussolini maintient l'Italie dans les chaînes du fascisme depuis plus de seize ans. Durant toutes ces années, les partis de la II^e et de la III^e Internationales se sont trouvés impuissants, non seulement à provoquer un mouvement des masses, mais à créer une organisation illégale sérieuse qui puisse être tant soit peu comparable aux partis révolutionnaires russes de l'époque du tzarisme.

Il n'y a pas la moindre raison de voir la cause de ces échecs dans la puissance de l'idéologie fasciste. Mussolini n'a jamais, au fond, proposé d'idéologie. « L'idéologie » de Hitler n'a jamais été prise au sérieux par les ouvriers. Les couches de la population dont le fascisme a, à un moment donné, tourné la tête, c'est-à-dire avant tout les classes moyennes, ont eu le temps de se dégriser. Si, néanmoins, une opposition tant soit peu notable se limite aux milieux cléricaux, protestants et catholiques, la cause n'en est pas dans la puissance des théories semi-déli-rantes semi-charlatanesques de la « race » et du « sang », mais dans la faillite effroyable des idéologies de la démocratie, de la social-démocratie et du Komintern.

Après l'écrasement de la Commune de Paris, une réaction étouffante dura environ huit ans. Après la défaite de la révolution russe de 1905, les masses ouvrières restèrent dans la torpeur presque aussi longtemps. Cependant, dans ces deux cas, il ne s'agissait que de défaites physiques, déterminées par le rapport des forces. En Russie, il s'agissait, en outre, d'un prolétariat presque vierge. La fraction des bolcheviks ne comptait alors que trois ans d'âge. La situation était toute différente en Allemagne où la direction appartenait à de puissants partis, dont l'un comptait soixante-dix ans d'existence, l'autre presque quinze ans. Ces deux partis, qui avaient des millions d'électeurs, se sont trouvés moralement paralysés avant la lutte et se sont rendus sans combat. Il n'y a jamais eu de catastrophe semblable dans l'Histoire. Le prolétariat allemand n'a pas été battu par l'ennemi dans un combat : il a été brisé par la couardise, l'abjection, la trahison de ses propres partis. Rien d'étonnant à ce qu'il ait perdu foi en tout ce qu'il était habitué à croire de-